

Le rhume, *L'Inventaire des sens*, Jacques Brosse, 1965

Goutte à goutte, comme d'un robinet mal fermé, coule une eau trouble et chaude. Un éternuement fait surgir d'une narine ce que les familles appellent bizarrement une chandelle, sans doute parce qu'il fallait jadis moucher les chandelles, une énorme bulle irisée, résillée de lignes blanches, qui reste là pendante jusqu'à ce qu'on la mouche. D'où vient cette eau inépuisable? J'imagine qu'il en va ici comme de toute cuisson, les cellules des muqueuses échauffées laissent sourdre à la surface externe du tissu leur humidité qui la protège contre la morsure du feu et s'y concentre peu à peu en gouttelettes.

Cette probable déshydratation contribue à me donner une permanente sensation de soif, moins, il est vrai, que l'assèchement de la bouche laissée entrouverte, afin de respirer, où la salive raréfiée s'épaissit comme celle d'une mare que le soleil tarit.

Feu dans la tête. Gonflées de sang ardent, les cellules du cerveau sont plus denses qu'à l'ordinaire et pèsent plus lourd. A l'étroit, elles tendent à empiéter sur des espaces qui ne leur appartiennent pas, opprimant les

canaux où les fluides rte peuvent plus circuler. Quant à l'électricité cérébrale, le circuit est humidifié, le courant se ralentit, s'affaiblit; en certains endroits, il stagne; en d'autres, il crépite et fait des étincelles. C'est là du moins ce que je ressens et l'expression rhume de cerveau, honnie par les médecins, me semble pourtant refléter avec exactitude l'état du malade. La tête a tiré tout le sang, d'où le froid du corps, des extrémités. C'est peut-être ce début de congestion locale qu'on désigne par les mots : prendre froid, médicalement peu justifiés puisque ce qu'on a pris, nous dit-on, ce n'est pas froid, mais un microbe.

Cela a commencé vendredi matin par une petite toux sèche, irritante que j'avais attribuée à un excès de tabac. Pour mettre de mon côté toutes les chances, un peu par superstition, un peu afin de me rendre compte, je n'avais pas fumé de la matinée. Le soir, je suis bel et bien enrhumé, il est déjà trop tard pour combattre le mal.

La nuit, dans le nez, des vrombissements, des ronflements affreux. Dans chaque narine, un tapon de microbes, serrés les uns contre les autres, liés par leurs déjections, les déchets de leur voracité, des cellules mortes à demi digérées. Et le tapon monte et descend au rythme de la respiration comme une très bruyante, très gênante soupape. L'air ne passe presque plus et ce qui passe chuinte, siffle, et souffle, à me réveiller. Se moucher

est inutile et douloureux, tout le pourtour des narines, le dessus de la lèvre supérieure en feu. Impossible de respirer par la bouche, ce serait l'induration du palais, de la langue, de la gorge, un nouveau supplice; ce serait la quinte, l'enchaînement de quintes jusqu'au perfide étranglement final, à cette suffocation qui lève le cœur et laisse pantois, puis l'inquiétude, l'angoisse : l'irritation s'est-elle calmée, cela ne va-t-il pas recommencer? Et les efforts prudents pour réhumecter la gorge, pour la lubrifier, l'émollier.

Le lendemain, au lever, les courbatures, le corps qui ne se redresse qu'avec peine, une douleur sèche au milieu du dos, ou plutôt à droite, sous l'omoplate, l'impression qu'un pédoncule tient le poumon à la cage thoracique, un pédoncule fragile que l'ébranlement de la toux ferait bien lâcher.

Et la toux, la toux sèche, toujours là, prête à resurgir; l'explosion rabote férocement le voile du palais, plante dans le larynx des échardes, des épingles, des banderilles. L'inhalateur de poche, vapeurs de menthol et de camphre qui m'aèrent, qui m'allègent, air grisant de l'altitude, brève euphorie exaltante. Le rite de la grande inhalation humide. Sur le bol de

métal émaillé bleu, dans un- cercle, le monsieur moustachu qui montre comment il faut faire et d'un doigt mutin soulève la serviette qui recouvre à demi sa tête; il ressemble à un photographe 1900 plongeant sous le voile de son appareil. La face, la mienne, tuméfiée, boursouflée, bouillie; le nez qui coule, très chaud, goutte à goutte; devant les yeux un rideau translucide de larmes, vu à travers, un monde instable et dansant comme un reflet dans l'eau.

Aussitôt que je me suis mouché, ces bruits de porte mal graissée que font les muqueuses dont les tissus élastiques, un instant compressés reprennent leur place et se plaignent. Parfois ils ne retrouvent pas leur forme et restent coincés. Quand je résiste à la toux, ces grondements sourds qui annoncent l'explosion qui va inévitablement éclater sec tout à l'heure.

La tête en capilotade, floche, idiote. Le travail n'avance pas. Il est beaucoup trop difficile pour moi, comment ai-je eu l'outrecuidance de l'entreprendre? Cette paresse épaisse, pesante que je ne puis soulever. Cela ne me ressemble guère, l'effort d'habitude me stimule. Irritation d'être dépossédé de soi-même, d'être mis à la retraite, en disponibilité. Bon, ça va, inutile de résister, je cède.